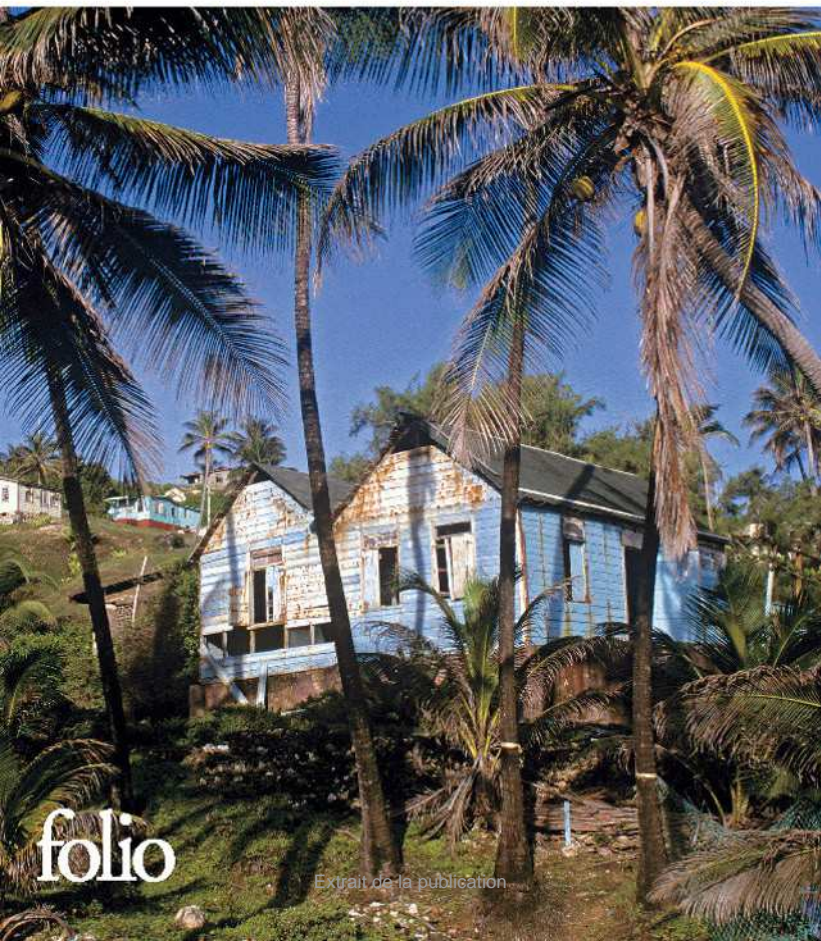


Ernest Hemingway

Îles à la dérive



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Ernest Hemingway

Îles à la dérive

*Traduit de l'américain
par Jean-René Major*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :
ISLANDS IN THE STREAM

© *Mary Hemingway, 1970.*
© *Éditions Gallimard, 1971, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Ernest Hemingway est né en 1899 à Oak Park, près de Chicago. Tout jeune, en 1917, il entre au *Kansas City Star* comme reporter, puis s'engage sur le front italien. Après avoir été quelques mois correspondant du *Toronto Star* dans le Moyen-Orient, Hemingway s'installe à Paris et commence à apprendre son métier d'écrivain. Son roman *Le soleil se lève aussi* le classe d'emblée parmi les grands écrivains de sa génération. Le succès et la célébrité lui permettent de voyager aux États-Unis, en Afrique, au Tyrol, en Espagne.

En 1936, il s'engage comme correspondant de guerre auprès de l'armée républicaine en Espagne, et cette expérience lui inspire *Pour qui sonne le glas*. Il participe à la guerre de 1939 à 1945 et entre à Paris comme correspondant de guerre avec la division Leclerc. Il continue à voyager après la guerre : Cuba, l'Italie, l'Espagne. *Le vieil homme et la mer* paraît en 1953.

En 1954, Hemingway reçoit le prix Nobel de littérature.

Malade, il se tue, en juillet 1961, avec un fusil de chasse, dans sa propriété de l'Idaho.

PREMIÈRE PARTIE

Bimini

I

La maison était construite sur la partie la plus haute de l'étroite langue de terre entre le port et le large. Elle avait résisté à trois ouragans et elle était bâtie aussi solidement qu'un navire. Elle était ombragée par de grands cocotiers qu'avait courbés l'alizé et, du côté de l'océan, vous pouviez franchir le seuil et descendre la falaise, traverser le sable blanc et entrer dans le Gulf Stream. L'eau du Gulf Stream était ordinairement bleu foncé quand vous la regardiez et qu'il n'y avait pas de vent. Mais lorsque vous y entriez, il n'y avait que la clarté verte de l'eau sur ce sable blanc farineux et vous pouviez voir l'ombre de n'importe quel gros poisson bien avant qu'il ait pu s'approcher de la grève.

C'était un endroit sûr et agréable pour se baigner durant le jour, mais ce n'était pas un endroit où nager la nuit. La nuit, les requins s'approchaient de la grève, chassant en bordure du courant, et de la véranda du premier étage de la maison, vous pouviez entendre par les nuits calmes les bonds des poissons qu'ils pourchassaient, et si vous descendiez sur

la grève, vous pouviez voir les sillages phosphorescents qu'ils traçaient dans l'eau. La nuit, les requins ne craignaient rien et étaient craints de tous. Mais le jour, ils se tenaient éloignés du sable blanc et clair et, s'ils approchaient, vous pouviez apercevoir leurs ombres de loin.

Un homme du nom de Thomas Hudson, qui était un bon peintre, habitait cette maison et travaillait là et sur l'île la plus grande partie de l'année. Quand on a vécu assez longtemps sous ces latitudes, les changements de saison deviennent aussi importants que partout ailleurs, et Thomas Hudson, qui aimait l'île, ne voulait manquer aucun printemps, ni été, ni aucun automne ou hiver.

Parfois les étés étaient trop chauds quand le vent tombait au mois d'août ou bien quand parfois les alizés ne soufflaient pas en juin et en juillet. Les ouragans pouvaient aussi survenir en septembre et en octobre et même au début de novembre et il pouvait y avoir de terribles tempêtes tropicales à partir de juin. Mais les vrais mois d'ouragans sont cléments quand il n'y a pas de tempête.

Thomas Hudson avait étudié les tempêtes tropicales pendant plusieurs années et il pouvait dire d'après le ciel quand il y avait une perturbation tropicale bien avant que son baromètre n'en signalât la présence. Il savait détecter les tempêtes et quelles précautions prendre contre elles. Il savait aussi ce que c'était que de survivre à un ouragan avec les autres gens de l'île et quel lien créait l'ouragan entre tous ceux qui l'avaient subi. Il savait aussi que les ouragans pouvaient être si violents que rien n'était

capable de leur survivre. Il pensait toujours, cependant, que si jamais il y en avait un aussi violent, il aimerait être là pour y assister et être emporté avec la maison si elle l'était.

La maison ressemblait autant à un navire qu'à une maison. Placée là pour étaler les tempêtes, elle était accrochée à l'île comme si elle en faisait partie ; mais vous pouviez voir la mer par toutes les fenêtres et il y avait une bonne aération de sorte que vous dormiez au frais par les nuits les plus chaudes. La maison était peinte en blanc pour être fraîche en été et on pouvait la voir de loin dans le Gulf Stream. C'était la chose la plus haute de l'île hormis la longue plantation de casuarinas que vous aperceviez en premier lorsque vous voyiez l'île se lever sur la mer. Peu après avoir vu la masse sombre des casuarinas au-dessus de la ligne d'horizon de la mer, vous pouviez distinguer la tache blanche de la maison. Puis, en vous rapprochant, vous faisiez lever l'île dans toute son étendue avec ses cocotiers, les maisons revêtues de bardeaux, la ligne blanche de la grève et le vert de l'île Sud qui s'étalait derrière elle. Thomas Hudson ne voyait jamais la maison, là sur cette île, sans que cette vue le rendît joyeux. Il pensait toujours à la maison comme à *elle*, ainsi qu'il aurait pensé à un bateau¹. En hiver, quand les vents du nord soufflaient et qu'il faisait vraiment froid, la maison était chaude et confortable parce qu'elle possédait l'unique cheminée de l'île. C'était une

1. En anglais, bien qu'objet inanimé, un bateau est du genre féminin. (N. d. T.)

cheminée avec un grand âtre, et Thomas Hudson y brûlait du bois d'épave.

Il y avait un gros tas de bois d'épave amoncelé contre le mur sud de la maison, blanchi par le soleil et poncé par le vent, et Thomas Hudson s'attachait à certains morceaux si bien qu'il répugnait à les brûler. Mais il y avait toujours d'autre bois d'épave le long de la grève après les grosses tempêtes et il découvrit qu'il était plaisant de brûler même les morceaux qu'il aimait. Il savait que la mer en sculpterait d'autres, et, par les nuits froides, il s'asseyait dans le grand fauteuil devant le feu, lisant à la lumière de la lampe posée sur la lourde table de bois, et il levait les yeux de son livre pour écouter le vent du nord souffler dehors et le fracas du ressac et pour regarder brûler les grands morceaux de bois d'épave blanchis.

Parfois il éteignait la lampe et s'allongeait par terre sur le tapis et observait les crêtes de couleur que le sel de mer et le sable qui imprégnaient le bois découpaient dans la flamme en brûlant. Allongé par terre, ses yeux étaient à la hauteur du bois qui brûlait et il pouvait voir la ligne des flammes se détacher du bois et cela le rendait à la fois triste et heureux. Tout bois qui brûlait produisait cet effet sur lui. Mais le bois d'épave qui brûlait avait sur lui un effet qu'il était incapable de définir. Il songeait que c'était sans doute mal de le brûler, alors qu'il l'aimait tant ; mais il ne se sentait nullement coupable.

Couché sur le parquet, il se sentait sous le vent, bien qu'en réalité le vent fouettât les angles inférieurs de la maison et les herbes les plus courtes de

l'île et les racines de salicornes et de bardanes et le sable lui-même. Sur le parquet, il pouvait sentir le martèlement du ressac tout comme il se rappelait avoir senti le tir des gros canons quand il s'était couché par terre près d'une batterie, il y avait longtemps, quand il était tout jeune.

Une cheminée était bien agréable en hiver et, durant tous les autres mois, il la regardait avec affection et songeait à ce que ce serait quand l'hiver reviendrait. L'hiver était la meilleure de toutes les saisons sur l'île et il l'attendait avec plaisir le reste de l'année.

II

L'hiver était passé et le printemps presque terminé quand les fils de Thomas Hudson vinrent sur l'île cette année-là. La chose avait été arrangée pour que tous trois se rencontrent à New York afin de venir ensemble par train et puis par avion depuis le continent. Il y avait eu les difficultés habituelles avec la mère de deux des garçons. Elle avait projeté un voyage en Europe sans rien dire, naturellement, au père des garçons lorsqu'elle avait fait ce projet, et elle voulait les garçons pour l'été. Il pourrait les avoir aux vacances de Noël; après Noël, bien sûr. Noël, ils le passeraient auprès d'elle.

Thomas Hudson était désormais familier de cette manière d'agir et finalement il y eut le compromis habituel. Les deux plus jeunes garçons viendraient à l'île rendre visite à leur père pour cinq semaines et puis ils iraient s'embarquer à New York, en classe étudiante, sur un paquebot de la French Line, pour aller rejoindre leur mère à Paris où elle aurait acheté quelques vêtements indispensables. Pour le voyage, ils seraient confiés à la garde de leur frère aîné,

Tom. Le jeune Tom irait ensuite rejoindre sa mère à lui qui tournait un film dans le midi de la France.

La mère du jeune Tom ne l'avait pas réclamé et aurait aimé qu'il reste dans l'île avec son père. Mais elle serait heureuse de le voir et c'était un arrangement raisonnable si l'on songeait à la décision inflexible de la mère des autres garçons. Celle-ci était une femme délicieuse et charmante qui n'avait jamais de sa vie modifié un plan. Ses plans étaient toujours préparés en secret, comme ceux d'un bon général, et ils étaient rigoureusement appliqués. Un arrangement pouvait être obtenu. Mais jamais un changement fondamental de plan, que celui-ci eût ou non été conçu par une nuit blanche, ou un matin de colère, ou au cours d'une soirée arrosée de gin.

Un plan était un plan et une décision vraiment une décision, et sachant tout cela et ayant été formé aux usages du divorce, Thomas Hudson était heureux qu'un arrangement ait été obtenu et que les enfants viennent pour cinq semaines. Si c'est cinq semaines qu'on nous donne, songeait-il, prenons-les. Cinq semaines font un bon moment à passer avec les gens que vous aimez et avec lesquels vous voudriez être toujours. Mais d'abord pourquoi avait-il quitté la mère de Tom ? Tu ferais mieux de ne pas penser à cela, se dit-il. Voilà une chose à laquelle tu ferais mieux de ne pas penser. Et ce sont de beaux enfants que tu as eus de l'autre. Très étranges et très compliqués et tu sais combien de leurs qualités leur viennent d'elle. C'est une excellente femme et tu n'aurais jamais dû la quitter elle non plus. Puis il se dit : si, il le fallait.

Mais il ne s'en préoccupait pas beaucoup. Il avait depuis longtemps cessé de se tourmenter et il avait exorcisé, dans toute la mesure du possible, le remords par le travail, et la seule chose dont il se souciait à présent était que les enfants arrivaient et qu'ils devraient passer un bel été. Ensuite il se remettrait au travail.

Il avait pu remplacer presque tout, sauf les enfants, par le travail et par l'existence laborieuse régulière qu'il avait établie sur l'île. Il croyait avoir réussi là quelque chose et que cela le retiendrait. Maintenant quand il avait la nostalgie de Paris, il se souvenait de Paris au lieu d'y aller. Il faisait la même chose pour toute l'Europe et pour une grande partie de l'Asie et de l'Afrique.

Il se rappelait ce que Renoir avait dit quand on lui avait appris que Gauguin était allé peindre à Tahiti. « Pourquoi dépense-t-il tant d'argent pour aller peindre si loin quand on peint si bien aux Batignolles ? » C'était meilleur en français, « *quand on peint si bien aux Batignolles*¹ », et Thomas Hudson considérait l'île comme son *quartier*¹ et il s'y était installé et connaissait ses voisins et travaillait aussi dur qu'il avait jamais travaillé à Paris lorsque le jeune Tom était un bébé.

Quelquefois il quittait l'île pour aller pêcher au large de Cuba ou pour aller dans les montagnes en automne. Mais il avait loué le ranch qu'il possédait dans le Montana parce que les meilleures saisons là-bas étaient l'été et l'automne et que maintenant

1. En français dans le texte.

les garçons devaient toujours rentrer à l'école en automne.

Il devait parfois se rendre à New York pour voir son marchand. Mais à présent son marchand venait le voir le plus souvent et remontait au nord avec les toiles. Il était connu comme peintre et il était respecté à la fois en Europe et dans son propre pays. Il avait un revenu régulier de concessions pétrolifères d'une terre que son grand-père avait possédée. C'était autrefois une terre à pâturages et, quand elle avait été vendue, les droits miniers avaient été conservés. La moitié environ de ce revenu passait en pensions alimentaires et le reste lui assurait la sécurité de sorte qu'il pouvait peindre exactement comme il voulait sans aucun souci commercial. Elle lui permettait aussi de vivre où il le désirait et de voyager quand il en avait envie.

Il avait réussi dans presque tous les domaines, sauf dans sa vie conjugale, bien qu'il ne se fût jamais vraiment préoccupé du succès. Ce qui l'intéressait, c'étaient la peinture et ses enfants et il aimait toujours la première femme dont il était tombé amoureux. Il avait aimé plusieurs femmes depuis et parfois quelqu'un venait habiter sur l'île. Il avait besoin de voir des femmes et elles étaient les bienvenues pour un temps. Il aimait les avoir là, quelquefois assez longtemps. Mais finalement, il était toujours content lorsqu'elles partaient, même quand il était très attaché à elles. Il avait acquis l'habitude de ne plus se quereller avec les femmes et avait appris comment ne pas se marier. Ces deux choses avaient été aussi difficiles à apprendre que la

manière de s'assagir et de peindre de façon régulière et ordonnée. Mais il les avait apprises et il espérait les avoir apprises pour toujours. Il savait peindre depuis longtemps et il pensait qu'il apprenait un peu plus chaque année. Mais apprendre à s'assagir et apprendre à peindre avec discipline lui avaient été difficile car à une époque de sa vie il n'avait pas été discipliné. Il n'avait jamais été vraiment brouillon ; mais il avait été indiscipliné, égoïste et impitoyable. Il le savait maintenant, non seulement parce que plusieurs femmes le lui avaient dit, mais parce qu'il l'avait finalement découvert tout seul. Il avait alors résolu qu'il ne serait plus égoïste que pour sa peinture, impitoyable que pour son travail, et qu'il s'assagirait et accepterait la discipline.

Il allait jouir de la vie dans les limites de la discipline qu'il s'imposait et travailler ferme. Et aujourd'hui il était très heureux parce que ses enfants seraient là le lendemain matin.

« Monsieur Tom, vous ne voulez rien ? lui demanda Joseph, le boy. Vous prenez congé aujourd'hui, pas vrai ? »

Joseph était grand, avec un visage très long, très noir et de grandes mains et de grands pieds. Il portait une veste et un pantalon blancs et était pieds nus.

« Merci Joseph. Je ne pense pas que je désire quoi que ce soit.

— Un petit gin-tonic ?

— Non. Je crois que je vais aller en boire un chez M. Bobby.

— Buvez-en un ici. C'est moins cher. M. Bobby était d'une humeur massacrate quand j'y suis passé.

Trop de cocktails, qu'il a dit. Quelqu'un d'un yacht lui a demandé un truc qui s'appelait un White Lady¹ et il lui a servi une bouteille de cette eau minérale américaine avec une dame en robe blanche qu'on dirait une moustiquaire, assise près d'une source.

— Je ferais bien d'aller là-bas.

— Laissez-moi d'abord vous préparer un verre. Vous avez reçu du courrier par le bateau-pilote. Vous pouvez lire votre courrier et boire un verre et ensuite vous irez chez M. Bobby.

— D'accord.

— Tant mieux, dit Joseph. Parce que je l'avais préparé. Le courrier n'a pas l'air très intéressant, monsieur Tom.

— Où est-il ?

— Dans la cuisine. Je vous l'apporte. Deux lettres avec une écriture de femme. Une de New York. Une de Palm Beach. Une de ce gentleman qui vend vos tableaux à New York. Deux autres que je ne connais pas.

— Tu veux y répondre pour moi ?

— Oui, monsieur. Si c'est ce que vous voulez. J'suis bien trop cultivé pour mes moyens.

— Mieux vaut que tu l'apportes.

— Oui, monsieur Tom. Il y a aussi un journal.

— Garde-le pour le petit déjeuner, s'il te plaît, Joseph. »

Thomas Hudson s'assit et lut son courrier et sirota le breuvage frais. Il relut une des lettres et ensuite les rangea toutes dans un tiroir de son bureau.

1. Une Dame Blanche.

« Joseph appela-t-il. Est-ce que tout est prêt pour les garçons ?

— Oui, monsieur Tom. Et deux caisses supplémentaires de Coca-Cola. Le jeune Tom, il doit être plus grand que moi, pas vrai ?

— Pas encore.

— Vous croyez qu'il peut me rosser maintenant ?

— Je ne pense pas.

— Je me suis bagarré tant de fois avec ce garçon en dehors de mon service, dit Joseph. C'est vraiment drôle de l'appeler "Monsieur". M. Tom, M. David et M. Andrew. Trois des meilleurs garçons que je connaisse. Et le plus dur-à-cuire, c'est Andy.

— Il était dur-à-cuire en naissant, dit Thomas Hudson.

— Et il a continué à l'être, bon sang, dit Joseph avec admiration.

— Tu leur donneras le bon exemple cet été.

— Monsieur Tom, vous n'allez pas me demander de donner le bon exemple à ces garçons cet été. Il y a trois ou quatre ans, quand j'étais innocent, peut-être. Moi je vais prendre exemple sur Tom. Il est allé dans une école chère et il a de bonnes manières chères. Je ne peux pas lui ressembler tout à fait. Mais je peux agir comme lui. Désinvolte mais poli. Ensuite je deviendrai intelligent comme Dave. C'est le plus difficile. Puis j'apprendrai le secret d'Andy pour devenir un dur-à-cuire comme lui.

— Ne t'avise pas à jouer les durs-à-cuire ici.

— Non, monsieur Tom, vous avez mal compris ce que j'ai dit. Ce n'est pas pour la maison que je veux devenir dur-à-cuire. C'est pour ma vie privée.

178853



Îles à la dérive

Ernest Hemingway

Cette édition électronique du livre

Îles à la dérive d'Ernest Hemingway

a été réalisée le 08 mars 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070440726 - Numéro d'édition : 178853).

Code Sodis : N46105 - ISBN : 9782072422973

Numéro d'édition : 230718.